

# Rien ne va plus

## Petits Tableaux controversés de géopolitique du lapin

Texte paru sous la référence suivante :

Strivay, L. et C. Mougenot (2012). Nada da certo : Pequenos quadros controversos de geopolitica do coelho. *Anuario Anthropologico*, 2011-II, 135-158.

### Résumé

Les hommes ont, toujours et partout, fait quelque chose sur ou avec la « nature ».

Mais les questions ne sont pas partout les mêmes et les prises de décision qui en résultent peuvent adopter des voies totalement divergentes. Les introductions ou réintroductions d'espèces se sont multipliées comme des entreprises dont le succès n'avait rien d'évident.

Les considérant de près, nous les découvrons comme des mélanges entre les recettes des gens, les formules de technosciences et aussi les surprises qu'a toujours réservées le vivant. Dans cet article, nous appuyons cette idée en suivant les trajectoires du lapin européen (*Oryctolagus cuniculus*) jusqu'en Australie ou en Nouvelle-Zélande. Nous examinons les façons dont celles-ci ont croisé d'autres manières d'entrer en relation avec les non-humains d'une part et l'écologie appliquée qui venait juste d'être découverte au début du 20<sup>e</sup> siècle, d'autre part. Plusieurs controverses se succèdent alors et qui peuvent être décrites comme des crises ou des moments à effacer. Pour nous, elles apparaissent avant tout comme des manières de dévoiler des grands travaux de mises en ordre. Il n'y a aucune catégorie claire dans ces histoires, pas d'équilibre. Seulement des vivants qui se croisent, se transforment, se débordent, se dérobent.

### Nothing goes on the table Small controversial sketches of rabbit geopolitics.

#### Summary

Humans have always and everywhere made or done something on or with « nature ». But the questions aren't the same everywhere and consequently the resulting decision-making process may follow entirely divergent paths. The undertakings of introduced or re-introduced species have multiplied though their success has never been guaranteed. Examining these undertakings closely, we discover that they are as much combinations of people's recipes, technoscience formulas as well as those surprises that living beings have always been full of. In this paper, we support this idea by following trajectories of the European rabbit (*Oryctolagus cuniculus*) towards Australia or new-Zealand. We study the many ways these have crossed other ways of starting a relationship with non-humans on the one hand, and applied ecology on the other hand, which had just been discovered at the beginning of the 20<sup>th</sup> century. Several controversies have followed one after another since then. These can be described as crises or moments to blot out. For us, these controversies essentially represent ways of revealing a reestablishment of order. There are no clear categories and no obvious balance in these case histories. Only living beings which meet, transform, overlap and shirk each other.

## 1. Les bricolages du vivant

Les hommes ont toujours, partout, fait quelque chose sur ou avec la « nature ». Mais les questions ne sont pas partout les mêmes. Beaucoup d'empirisme et de bricolage, pour des entreprises dont le succès n'a rien d'évident mais qui, si on y regarde de près, mêlent depuis longtemps les recettes des gens, les formules de technosciences et les occasions que réserve le vivant.

Depuis la fin des années 90, le Lynx ibérique est gravement menacé d'extinction alors que quelques dizaines d'années plus tôt, 5000 d'entre eux peuplaient encore les zones montagneuses d'Espagne et du Portugal. Il ne survit plus qu'en Andalousie, dans les bois de la Sierra Andúja et dans le Parc National de Doñana. Victime de surchasse ? ou de dégradation des milieux ? sans doute. Mais surtout, mort de faim ! Pourtant, le repas quotidien d'un lynx est un lapin et l'Espagne est la terre natale du lapin, celle dont il n'aurait jamais pu, ni voulu, sortir. Il est perdu à 500 mètres de son terrier !

Et pourtant, le lapin vient à manquer. Pour l'aigle de Bonelli, le chat sauvage, le vautour, le milan royal, le bussard, etc. ... et le lynx. Pour sauver ce félin le premier qui viendrait à disparaître depuis le tigre à dents de sabre, il y a 10 000 ans), ses défenseurs espagnols (35 personnes) déploient sans compter leurs compétences et leur passion. Ils peuvent aujourd'hui compter sur un des plus coûteux programmes de protection financé par l'Europe. Et en 10 ans, la population des lynx ibériques a presque doublé pour atteindre aujourd'hui environ 300 individus. L'animal menacé est réintroduit là où ses proies sont toujours abondantes : 4 à 5 lapins à l'hectare. De fait, il en faut plutôt 5 à 6 à l'hectare pour assurer la survie du félin menacé. On réintroduit donc aussi le lapin, d'origine sauvage ou domestique indistinctement, mais préalablement vacciné. Plus ponctuellement encore, il est régulièrement « servi » aux familles de lynx provisoirement retenues dans des enclos avant leur réintroduction. Il est indispensable de les rééduquer à une sauvagerie élémentaire, celle qui leur permettra de capturer ce qu'il leur faut pour manger. Des lapins d'élevage sont proposés aux bébés lynx et des lapins de garenne à ceux qui se montrent plus performants pour attraper et tuer efficacement leurs proies. Et dans le but d'assigner les chats sauvages à résidence, autrement dit de les sauvegarder dans les zones-mêmes où ils sont réintroduits, « des enclos à lapins » leur sont aussi aménagés comme des supermarchés alimentaires.

*« Si l'initiative est couronnée de succès, elle aura, dit-on, valeur d'exemple pour l'avenir ».*<sup>1</sup>

Ce n'est qu'un paradoxe parmi d'autres. En les suivant, nous découvrons comment les histoires des bêtes et des gens se connectent, mais comment aussi elles sont saisies par les chercheurs, saisies dans leurs questions, leurs façons de concevoir et de poser leurs relations avec la nature, leurs manières de travailler, leur style en quelque sorte... Ces controverses ne sont pas des divergences privées tenues par les savants dans l'espace confiné de leurs laboratoires. Nous découvrons plutôt des disputes expertes et profanes qui se succèdent, s'interpellent, s'interpénètrent, se superposent, s'amplifient, tantôt se tranchent légalement, tantôt n'attendent pas une décision collective prévisible. Ou parfois s'ignorent.

Et comme toujours avec le lapin, nous ne sommes pas dans la continuité ni dans l'homogénéité, mais dans le désordre, dans ce qui est « en train de se faire »... Pour espérer récupérer le lynx pardelle, il faut réintroduire le lapin. Pour agir sur une espèce, il faut combiner, associer, assembler, déconstruire, clôturer, manigancer, sans maîtrise, quelle que soit la vigilance des prises en compte. Toujours ou presque dans la toile des vivants quelqu'un ou quelque chose divague sans qu'on ait pu vraiment le pronostiquer... Nous les verrons jaillir de nulle part tout au court de ce récit.

Les entreprises de réintroduction de ce type se multiplient un peu partout. Singulièrement, elles s'avèrent aussi problématiques à mener que les plans d'introduction d'espèces exogènes. Elles concernent toutes sortes d'animaux et de plantes et participent d'un bricolage du vivant que l'analogisme et le naturalisme occidentaux pratiquent de longue date. Pour l'intérêt de la chasse, pour la diversification de l'élevage et de l'alimentation, pour la science, pour la beauté, on acclimater et on déplace à tout va. Entre prolifération et ferme réticence, les sujets se prêtent mal aux formats des destinées qu'on leur prévoit.

---

<sup>1</sup> 360°- GÉO [Arte samedi 13/10]

Pour combattre l'énergie proliférante du lapin, les habitants des îles Baléares implorèrent déjà Jules César de leur envoyer une légion ! Le « furetage » a aussi été initié il y a près de 2000 ans, au point de transformer le furet en animal domestique, incapable de survivre sans l'aide des humains. Quand après 70 années d'efforts pour implanter le lapin en Australie et en Nouvelle Zélande, ses populations se sont brutalement emballées, on a lancé à sa poursuite des renards, des belettes, des hermines, des mangoustes, tout ce qui était susceptible de le croquer. Sans produire de résultats véritablement probants. Ces animaux sont venus grossir les rangs des espèces introduites et ont commencé, eux aussi, à proliférer de manière indue.

Les choses se passent rarement comme on l'avait prévu. Le renard (*Vulpes vulpes*), amené, comme le lapin, à plusieurs reprises par les chasseurs dès la moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, s'est fort bien trouvé dans un habitat de pâturages ouverts et de couverts denses. Les populations de petits et moyens marsupiaux et les oiseaux qui nichent au sol pourvoient très facilement à son menu que l'abondance des lapins complétait éventuellement. Avec le soutien actif des hommes, les renards roux se sont répandus comme le feu, à la vitesse moyenne de 160 kms par an. Leur adaptabilité les a même amenés à s'aventurer dans les espaces désertiques quand la propension du climat le permettait. Et on les trouverait aussi aujourd'hui, au large, sur 18 îles au moins. En plusieurs endroits, ils ont profité du territoire abandonné par les dingos (présents depuis c. 5000 ans) à qui l'on menait une chasse impitoyable. Bien sûr, on a un moment commercialisé leurs peaux mais leur impact sur les troupeaux (les agneaux nouveaux-nés, notamment), sur les élevages de volailles et, surtout, la menace qu'ils font peser sur la faune native suscitent une politique de gestion d'urgence soutenue par des expérimentations successives [G. R. Saunders, M. N. Gentle et C. R. Dickman, 2010]. Comme le lapin, le renard s'échappe... C'est bien connu. Et il ne fait pas nécessairement ce qu'on attend de lui. Au Chili, on comptait aussi sur les renards pour tenir les populations de lapins européens à un niveau acceptable, sauf que les renards indigènes n'ont pas reconnu cette nouvelle proie récemment introduite comme une ressource appréciable pour eux... En Australie où leur expansion a été minutieusement documentée par les naturalistes locaux, les journalistes et autres auteurs d'études, de nouveaux agencements hétérogènes de prédateurs ont établi entre eux des équilibres révélés aujourd'hui par des constats pragmatiques et une observation plus systématique qu'il serait trop long de détailler ici. Qu'il suffise de dire que le dingo peut freiner l'expansion des renards mais que les chats sauvages s'emparent de leur niche alimentaire dès qu'on élimine les deux canidés. Et l'on ne considère ainsi que la prédation directe ou la compétition sans prendre en compte, par exemple, la propagation des parasites et des maladies. Sans doute la situation aurait-elle pu être plus compliquée si l'introduction de la mangouste comme agent de contrôle biologique n'avait pas échoué [D. Peacock et I. Abott, 2010].

En effet, le succès qu'avait remporté, contre les rats des champs de canne à sucre, l'implantation en 1872 de la petite mangouste indienne (*Herpestes auropunctatus*) en Jamaïque, avait attiré l'attention toujours en éveil des Australiens. Les premières importations de mangoustes au delà de leur usage comme animal de compagnie (1855), visaient plutôt un contrôle potentiel des serpents jumelé au divertissement et aux paris que suscitaient l'organisation de combats entre serpents et mangoustes. Mais, dès 1883-84, c'est le contrôle de la population irrépressible de lapins que l'on songe à leur confier. On aurait alors opté de manière préférentielle pour la plus grande de la famille : *Herpestes edwardsii* (≈ 890-1790 g.). Cependant, en dépit d'opérations successives, la mangouste ne réussit pas à s'établir. Sans qu'on puisse imputer cet échec aux deux principales causes évoquées d'habitude: le manque de diversité génétique ou de trop faibles valeurs de correspondances climatiques. Actuellement, la conclusion qui s'impose lie directement l'échec de la mangouste à la réaction des piègeurs de lapins. On savait déjà qu'ils mesuraient leurs prises pour ne pas en épuiser la ressource [A. Loir, 1893]. Il est probable qu'ils aient capturé des mangoustes à la fois de manière accidentelle et de manière plus systématique pour préserver leur mode de vie. Une profession très lucrative aux rentrées presque excentriques pour des hommes qui n'avaient jamais gagné autant. On ne garde évidemment aucune trace explicite qui puisse attester la validité de l'hypothèse comme on tire des plans supposant ce qui aurait pu arriver à la biodiversité en cas de réussite des mangoustes !

L'histoire compte ainsi une multitude de solutions parfois couronnées de succès, mais laissant aussi régulièrement leurs géniaux inventeurs dépassés par leurs propres solutions lesquelles sous-estimaient régulièrement les jeux d'interdépendance entre vivants. Et elles ne s'avisent pas, au demeurant, de la réaction des autochtones et leurs schémas identificatoires. Ainsi, on a toujours ignoré, jusqu'à ces toutes dernières années, la manière dont les populations aborigènes, si puissamment reliées aux lieux, à la flore et la faune locales réagissent vis-à-vis des espèces introduites. Les rares études menées à ce jour par les ethnologues en Australie attestent de la

conscience dont elles témoignent face à la menace d'altération que représentent les espèces « *whitefella* ». Mais on sait aussi que certains de ces animaux ont été intégrés au régime cosmologique indigène [Rose D., 2005 ; Trigger D., 2008 ; Franklin A., 2009, Blaser M., 2012]. Ainsi, le buffle, dans l'ouest et le nord (Terre d'Arnhem) est-il cité comme un animal natif. Il a été nommé, intégré, à l'univers intellectuel, spirituel et social des êtres qui constituent la terre et intégré dans les figurations d'un « *Dreaming* » particulier, comme le chat, semble-t-il. Cet exemple montre les réponses généreuses, complexes, créatives, de reconfiguration du monde « naturel » qui ont parfois été données aux espèces introduites. Un espace culturel de reconnaissance peut leur être alloué qui les imbrique dans d'autres projets. Pour le lapin, on ne dispose d'aucune information de ce type, si ce n'est qu'il s'est ajouté aux menus ordinaires. Mais cette ignorance résulte d'un double désintérêt : celui qui a consisté à vivre comme si l'Australie était une terre vide de toute humanité avant la colonisation et celui qui nous a amené à reléguer des animaux comme le lapin dans le registre de l'insignifiance.

## 2. L'écologie animale, un nouveau croisement

A la fin du 19<sup>e</sup> S, les pratiques de déplacements des espèces s'exaspèrent. A travers le monde, chacun s'y est mis : les colons, marins, moines, agriculteurs, éleveurs, militaires, encouragés par le développement des moyens de communication, du commerce international et la spéculation récente sur des denrées vivantes. Des trajectoires multiples qui vont aussi pouvoir compter sur les ressources de l'écologie naissante. Les rapports interspécifiques qui ont si longtemps été machinés par certains humains, sont saisis dans un regard nouveau : on quitte la taxonomie, une perspective « simple » d'identification des espèces pour chercher à saisir leurs interactions, leurs dynamiques, leurs fonctions. Et ceci précise un intérêt accru pour la prédation qui a longtemps constitué le mode de relation le plus manifeste entre les populations animales. Les prédateurs coévoluent avec leurs proies. Ainsi l'histoire a-t-elle retenu l'exemple fameux du lièvre d'Amérique et du Lynx du Canada, qui se régulent mutuellement dans la baie d'Hudson. Les données sont fournies par les trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson (née de la rivalité entre la France et l'Angleterre pour le commerce des fourrures et la colonisation de l'Amérique du Nord). Elles montrent que les prédateurs prospèrent lorsque leurs proies sont nombreuses, mais finissent par épuiser leurs ressources et déclinent. Lorsque la population de prédateurs a suffisamment diminué, les proies profitent de ce répit pour se reproduire et leur population s'accroît à nouveau. Une chasse sans fin, se prolongeant sur la page des chercheurs par un tableau représentant deux courbes oscillantes et qui se poursuivent... à l'infini...

A la fin du 19<sup>e</sup> S et au début du 20<sup>e</sup>, il est beaucoup question d'écologie appliquée. Actuellement, alors que le « prêt à penser » invite à associer presque spontanément écologie et objection de croissance, nous avons quelques difficultés à imaginer que les débuts d'une écologie animale sont à ce point liées aux enjeux économiques et pourtant... Aux U.S.A, on crée en 1905 le Bureau of Biological Survey qui s'engage dans les études scientifiques, mais se spécialise aussi dans la destruction des animaux « sauvages » et « nuisibles » (les deux termes semblent équivalents). En Australie, le Conseil pour la science et l'Industrie est créé en 1916. Il s'élargit très vite à la recherche pour l'agriculture et l'élevage et à la lutte contre les ravageurs (un département est dédié lui aussi à la vie sauvage en 1949). Cet organisme deviendra ensuite suite le CSIRO (*Commonwealth Scientific and Industrial Research Organisation*). En France, l'Institut Pasteur centré sur la santé humaine remplit d'une façon moins connue un certain nombre de ces missions. En 1930, Aldo Léopold signe un ouvrage intitulé « *Le contrôle du gibier* » où il précise que « l'environnement est un ensemble de ressources naturelles qui doivent être réorganisées de façon appropriée afin de répondre aux besoins de la société » [Worster 1992] Et en 1932, c'est le Bureau des populations animales qui est fondé par Charles Elton à Cambridge. Elton s'était déjà distingué en 1927 par la publication d'*Animal ecology*. Il est souvent désigné comme le père de l'écologie animale. Son propos est théorique, mais il se montre aussi un ardent promoteur de la recherche de terrain. Sponsorisé par l'université de Cambridge, mais également par le Conseil pour la recherche en agriculture, il se donne pour but d'appliquer à différentes espèces les mêmes méthodes quantitatives. Pour lui, la fonction principale du Bureau est d'apporter « plus de connaissances sur les fluctuations des populations d'animaux sauvages avec un intérêt particulier pour les maladies et les facteurs qui les causent ». [Crowcroft 1991].

Durant ses premières années, le Bureau créé par Elton va successivement étudier le lapin des neiges canadien, le lynx, également canadien, le castor, le lemming, le lapin, l'écureuil gris et l'écureuil roux, le campagnol, la souris des bois. Autant d'espèces dont la valeur économique de la fourrure est

indéniable, à moins que ce ne soit leurs impacts sur nos propres activités agricoles et forestières qui est indéniable. Au même moment, au Canada par exemple, des hommes de terrain comme Archibald Belaney / Grey Owl, relayé par les Parcs Nationaux ont déjà lancé l'alerte sur la population des castors dont L. H. Morgan avait annoncé le risque de disparition par modification humaine du milieu dès 1868. Toutefois, en dépit de leur objet commun, la connaissance de la vie sociale des animaux à fourrure et de leur rôle dans le système de leur environnement, les deux sources d'une écologie naissante ignorent sans doute leur existence réciproque.

Dans les différents projets de survey des populations animales, les chasseurs et trappeurs contribuent activement à des acquisitions de connaissances que nous qualifierons de modernes. La mobilisation et le comptage de leurs prises se révèle d'emblée comme une manière de résoudre au moins partiellement un problème crucial souligné par Elton : à la différence des plantes, les animaux se cachent ou s'enfuient lorsqu'on cherche à les capturer et/ou à les dénombrer. Cette difficulté subsiste encore actuellement et elle est l'objet de recherches méthodologiques soutenues [Marchandeaup et al. 2004]. Quels indices d'abondance peuvent exprimer avec précision la taille des populations ? Quels sont leurs avantages réciproques et leurs limites ? Cette question est double. Les données collectées sont à la base de toutes les hypothèses théoriques et pour les chercheurs qui les manipulent, elles tiennent lieu d'expérimentation. Mieux, elles permettent de s'en passer et de proposer des modèles théoriques basés sur leur modélisation. On comprend alors mieux la quête exprimée de manière récurrente : recevoir plus de moyens financiers pour accumuler et prolonger les séries de données. Mais en même temps leur interprétation est la base de toute proposition de gestion de ces populations animales, pour les renforcer, ou au contraire, les réguler. Bref pour les contrôler.

Mais alors que les chercheurs s'évertuent à détecter la présence des animaux de la manière qui leur paraît la plus fiable, ceux-ci, réinventent chaque jour des systèmes de cachettes, de fuites et d'issues. Ils sont, comme le dit Jean-Christophe Bailly [2012], « *la mobilité par laquelle la vie s'éprouve* ». Et toutes nos tentatives pour les nommer d'abord et les dénombrer ensuite nous laissent toujours incapables de les rejoindre.

### **3. La myxomatose, un poison « vivant »**

Abondance ou rareté. Le nombre est crucial, sur le terrain aussi. En Australie, nous le savons, *Oryctolagus cuniculus* a été importé à grands frais [Mougenot Strivay 2011 ; Mougenot Strivay 2010]. Il a fini par s'accommoder de ces vastes espaces en devenant plus petit et plus vorace que dans ses terres d'origines. Il ronge l'herbe jusqu'aux racines en détruisant tout espoir de végétation. Pour lutter contre lui, Louis Pasteur va préconiser l'utilisation d'un « poison vivant ». Un poison qui pourrait se multiplier comme son espèce cible, c'est-à-dire avec une facilité surprenante. Le principe de la lutte biologique réside dans la maîtrise d'un vivant par un autre vivant. Cette idée n'est pas à proprement parler scientifique. Elle a pu hanter n'importe quel jardinier, n'importe quel chasseur. En Chine, la lutte biologique a été pratiquée depuis plusieurs millénaires [Acot1988 ; Deléage 2010]. Des faisceaux d'intérêts, des trajectoires, qui font que le hasard de la découverte d'un virus mortel pour notre lapin va le propulser au cœur d'une actualité scientifique et agronomique... mondiale... Un hasard qui n'en est pas tout à fait un et qui souligne les très nombreux déplacements dont le lapin européen a fait l'objet ainsi que la cohabitation entre ses modalités d'existence sauvages et domestiques.

Giuseppe Sanarelli, un ancien élève de Pasteur a fondé l'Institut d'hygiène expérimentale de l'université de Montevideo. En 1886, il identifie un virus (myxome de Sanarelli) provoquant une maladie mortelle pour ses animaux de laboratoire, des lapins. Cette maladie insolite frappe de manière cyclique les élevages brésiliens et argentins sans provoquer pourtant la mort des animaux. En 1942 on mettra en évidence ce réservoir naturel du virus : les cousins américains *Sylvilagus brasiliensis* et *Sylvilagus floridanus* en sont les porteurs sains mais infligent à notre lapin d'Europe une déroute foudroyante.

C'est alors que l'histoire du lapin sauvage croise de façon décisive celle des techno-sciences, de cette écologie appliquée qui vient tout juste d'être découverte. Les trajectoires vont se croiser et se multiplier... En 1918, Henry de Beaurepaire Aragão un chercheur brésilien, conseille d'utiliser la myxomatose dans une lutte biologique à mener contre le lapin, mais à Melbourne, le professeur Harry Allen estime que les informations concernant les interactions entre le virus et les autres espèces sont

insuffisantes. En Australie aussi, le tout nouvel Institut de Recherche pour la Science et l'Industrie insiste quant à lui pour que l'on se hâte, tandis que les producteurs de viande de lapin s'y opposent formellement. Dans les années 20, Aragão expérimente la diffusion de la maladie sur des sites tests, mais sans succès [Fenner et Ross]. Entre-temps, encore en Australie et dans les années 30, des tentatives sont renouvelées. Parallèlement, entre 1934 et 35, des expériences sont menées par un chercheur australien à Cambridge. En 1936 et 37, autre tentative au pays de Galles dans l'île de Skockolm. Aux mêmes dates, échec de l'expérience sur une île danoise, de même qu'en Suède en 1938 [Siriez 1957]. Hors du laboratoire, le virus semble donc difficile à installer « artificiellement ». On sait maintenant que de nombreux facteurs peuvent contribuer à la propagation de la myxomatose [Mouchet Jobert 1984] : la présence d'insectes vecteurs, la pluie, la température, les vents... un ensemble de composantes mobiles, qui doivent s'allier contre le tempérament casanier du lapin.

Les virus sont tirés, poussés, contrariés par des éléments naturels, ils hésitent. Les scientifiques aussi hésitent, tirés, poussés, contrariés par des forces économiques et sociales. Mais au début des années 1950, la catastrophe (version lapin) que l'on sait...éclate. Alors que la maladie est toujours testée dans des lieux d'expérimentation en Australie, elle se répand hors de la zone de quarantaine à une vitesse inattendue et provoque jusqu'à 99 % de mortalité parmi les lapins. Pris de cours, le Directeur général de la santé ne peut que maintenir certaines mesures de précaution entourant les laboratoires qui abritent des expériences pour produire un vaccin dans le but de protéger les lapins d'élevage.

En France, les chercheurs français de l'Institut Pasteur détiennent aussi le virus, néanmoins le caractère foudroyant de la maladie les retient quelque peu de tenter une expérimentation *in situ*. Mais de son côté, le docteur Paul Armand-Delille, pédiatre, professeur, membre de l'académie de médecine est exaspéré par les calamités que les lapins multiplient activement dans sa propriété d'Eure-et-Loir. Il y relâche deux animaux malades et le virus, grâce à l'aide des puces et moustiques naturellement sauteurs, se répand d'une manière « foudroyante ». Très vite, et selon des facteurs « mal déterminés » [Rivé 1981], l'ensemble du territoire français est envahi, puis la Belgique, la Hollande, l'Italie, bref toute l'Europe continentale. De fait, l'évolution erratique de la maladie ne peut cacher le commerce des lapins myxomateux vendus à partir de 1 000 (anciens) francs français [Siriez 1957]. La justice est saisie et met en scène un procès fameux. Derrière Delille, les comités agricoles et les syndicats des propriétaires forestiers s'opposent aux représentants des chasseurs et des producteurs de fourrures. Delille est condamné, ce qui ne l'empêche pas d'être doublement médaillé par la « Sylviculture et l'Agriculture reconnaissantes ».

De l'autre côté de la Manche, nombreux sont aussi ceux qui rêvent d'un monde sans lapins ! C'est sans surprise qu'en 1953 plusieurs occurrences de la maladie sont identifiées dans des zones très éloignées l'une de l'autre. Des actions publiques s'enclenchent alors, et qui sont pour le moins contradictoires. D'un côté, elles visent à enrayer le trafic d'animaux malades, en le plaçant sous le coup d'une condamnation. Mais espérant aussi « profiter » de la situation pour se débarrasser définitivement des lapins, le Ministère de l'Agriculture intensifie la lutte en renforçant les incitations financières pour leur destruction [Sheail 1991]. Les animaux meurent de façon effrayante. Les réformes administratives et les programmes scientifiques se succèdent en bénéficiant d'une couverture médiatique énorme. En Angleterre, c'est un véritable drame national qui s'engage autour du lapin [Bartrip 2007]. Le premier ministre Churchill s'affiche contre la cruauté faite aux animaux en soutenant publiquement « la Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals ». Un comportement très populaire que lui reprochent violemment le Ministre de l'Agriculture et de la Pêche, soutenu par celui des forêts. Ceux-ci voient dans la myxomatose une façon de libérer l'agriculture d'une peste que des années de contrôle n'ont pas réussi à éradiquer.

Un clivage radical qui ne repose pas que sur des mots. Alors que les défenseurs de l'agriculture déplacent des lapins malades, les partisans de l'animal répandent ceux qui, progressivement, acquièrent une immunité contre le virus. En Europe, cette affaire a déclenché un tollé. Un clivage profond entre les agriculteurs et les forestiers réunis et les *countrymen* (en Angleterre), les chasseurs, tous les acteurs impliqués dans le commerce des peaux et de la viande ainsi que les défenseurs des animaux et les populations urbaines. Familiarisées avec le lapin de petit élevage, celles-ci ne peuvent tolérer la destruction massive d'un animal dont la modalité d'existence première semble se confondre à la gentillesse. Le débat fait rage et découvre une question nouvelle sur la « bonne » manière d'infliger une mort « humaine » à un animal « sauvage » [Kean 2002 ; Bartrip 2007]. A la fin des années 1950, mais ce pourrait encore être le cas aujourd'hui, les pouvoirs publics semblent

véritablement pris par le temps, ambivalents dans leurs prises de position face à la prolifération du vivant, passant successivement de la prévention à l'action, de la conciliation à la condamnation.

#### 4. La VHD, lutte biologique contre le lapin (suite)

Pour les ennemis du lapin, c'est une autre occasion de guerre qui va se présenter avec l'identification d'un nouveau virus mettant également les lapins K.O. (abattement intense, convulsions, difficultés respiratoires). La VHD (*Viral Haemorrhagic Disease*) découverte en Chine en 1984 peut tuer entre 80 et 100 % des populations en quelques jours. En Australie les gestionnaires y voient très vite la perspective d'une nouvelle arme biologique. Proposition à laquelle s'oppose pourtant un groupe hétérogène d'acteurs : les filières industrielles d'élevage, les associations concernées par la santé humaine, les naturalistes et les associations défendant le bien-être animal [Landström 2001]. Leurs arguments seront rapidement écartés et en 1994, le gouvernement australien marque son accord pour que des essais soient menés en milieu confiné sur une île. Pourtant, malgré les mesures de protection sévères qui entourent ces tests, des lapins malades sont retrouvés à l'extérieur du site et bientôt à une distance de 350 km sur le continent. L'action des vents, conjuguée à celle des insectes fournissent une explication plausible à la dissémination de la nouvelle maladie du lapin [Hayes et Richardson 2001]... Quoique... Rapidement le gouvernement reconnaît la VHD comme instrument légal à combiner aux autres moyens de lutte.

Comme pour la myxomatose, l'impact de la VHD va se montrer inégal sur les territoires. Cette fois encore les animaux résistent et rapidement aussi, la nouvelle pathologie prend des formes atténuées ou chroniques. En Australie, ces deux organismes ont été successivement convertis en « outils ». Devenus instruments, ils n'ont pas pour autant été déliés de leur « nature » de vivant et du dynamisme peu prévisible qui toujours, les entraîne. Pour contrecarrer leur baisse inattendue d'efficacité, deux espèces de puces du lapin sont à leur tour introduites, dans le but de jouer le rôle de vecteur des deux maladies. Et actuellement, le CSIRO s'intéresse à la possibilité de modifier génétiquement le virus de la myxomatose et de provoquer la stérilisation des lapins. Ou encore à la possibilité de modifier génétiquement un trypanosome introduit involontairement en 1968 en même temps que la première puce du lapin (*Sylopsyllus cuniculi*). Puisque celui-ci s'est avéré inoffensif pour les espèces natives, l'idée serait de le modifier génétiquement afin d'en faire le support d'une nouvelle lutte biologique.

De son côté, la Nouvelle-Zélande connaît également une histoire singulière méritant toute notre attention. Les dommages causés par l'animal y sont aussi légendaires qu'en Australie, ce qui a justifié la chaîne de lois prises successivement. Entre-temps, le commerce de la fourrure est taxé jusqu'à être interdit [Flux 1997]. Dans ce pays, un bon lapin est un lapin mort, à l'exception de ceux que détiennent les zoos et centres de recherches. Estimant la situation « sous contrôle », le dossier est confié aux Conseils régionaux qui décident en 1990 de supprimer les supports financiers des actions de lutte. Avec pour résultat immédiat que les agriculteurs excédés par les nouvelles dépenses qu'ils doivent assumer, sollicitent la possibilité d'utiliser la VHD comme outil de lutte biologique. A notre connaissance, il s'agit là du seul cas où une telle requête fait l'objet d'une procédure démocratique, laquelle provoque un débat houleux [O'Hara 2006]. Les citoyens sont frappés par les incertitudes scientifiques, le fait que l'origine de la maladie reste inconnue, les modes de propagation, les risques incertains [Thompson 1994] et le fait qu'une telle décision est irréversible. Ils se prononcent contre l'introduction. Dès ce moment pourtant, des animaux infectés sont découverts dans des lieux très éloignés l'un de l'autre et la propagation rapide de la maladie ne laisse aucun doute sur sa mise en œuvre collective. Se pose alors une question : Les fermiers néo-zélandais résolus à régler eux-mêmes leurs problèmes doivent-ils être considérés comme des bioterroristes ? Prêts à moudre des corps de lapins infectés dans leur cuisine pour disperser ensuite leurs appâts « maison » [Davis et Demelo 2003] ? Sont-ils des individus rationnels, ouverts aux nouvelles méthodes proposées par les biotechnologies, efficaces et « humaines » ? [Henning et al. 2005]. Ou sont-ils encore un groupe de professionnels qui s'estiment lâchés par leurs représentants et incompris par leurs concitoyens [O'Hara op.cit.] ?

## 5. Réintroduction /vaccination

En Europe, il semble bien que les lapins autant que les humains soient restés sous le choc de la diffusion clandestine de la myxomatose. Au début des années 1990, il semble clair que seule une diffusion passive de la VHD soit responsable de la propagation du virus. Elle s'accompagne d'ailleurs de rumeurs inquiètes. En Italie, il s'est manifesté en 1986 et est d'abord relié aux retombées radioactives de Tchernobyl. La même année, en France, la première manifestation dans les massifs forestiers de la haute Saône est mise en relation avec des épandages de pesticides [Barbier 2009]. Les chercheurs se hâtent d'étudier la résistance des lapins à la maladie et un vaccin est rapidement produit. Dans les élevages, la situation est, selon l'expression consacrée, « sous contrôle ». Mais un vaccin dans la nature ? Les difficultés sont accrues par le fait que le produit a des effets temporaires et qu'il suppose de capturer les animaux, pour leur administrer l'injection. Pendant un temps, les choses restent dans l'état : la maladie est présente sous une forme cyclique comme c'est le cas aussi pour la myxomatose. L'émoi se réactive pourtant à l'apparition de nouvelles souches virales en 2010. Car toujours les mêmes questions se posent : le variant du virus proviendrait-il d'une évolution non pathogène jamais détectée jusqu'ici ? Serait-il passé au lapin en provenance d'une autre espèce ? Le « franchissement des barrières » est toujours l'origine d'une anxiété profonde pour les humains, mais à ce jour, aucun élément ne permet de privilégier l'une ou l'autre de ces hypothèses [Marchandeu et al 2011].

Toutes ces questions viennent s'ajouter à un questionnement renouvelé sur le lapin. Car aujourd'hui, il y a un phénomène dont on parle peu, mais qui est néanmoins certain : ses populations connaissent un devenir très inégal en Europe. Régulièrement incriminées dans certaines zones de grandes cultures, les aéroports, les jardins publics, elles sont largement en déclin dans l'ouest et le sud de la France au Portugal, ainsi qu'en Grande-Bretagne ou en Suisse et encore en Espagne dont il est pourtant originaire. Sur les 30 dernières années, la baisse des populations y serait de 70 % en moyenne, parfois de 90 % [Vigos et al. 2007].

Que s'est-il donc passé ? Le lapin européen a tenu bon face à la myxomatose qui est devenue moins virulente et cyclique. Il résiste à la VHD selon un processus analogue. Mais la destruction de ses habitats, des zones où il creuse, se nourrit et se repose l'affecte tout autant si pas plus. Les cultures intensives, celle du maïs par exemple, la concentration des exploitations agricoles, l'arasement des haies... l'encerclent de milieux toujours plus hostiles. Tous ces facteurs se renforcent dans une spirale infernale: l'affaiblissement des populations du lapin, liée à la fragmentation de ses habitats augmente l'impact des maladies virales [Marchandeu et al. 2007].

Le lapin gratte, il creuse, il broute, il pâture... Pour ce motif, il est devenu ennemi public n° 1 dans certaines régions du monde. En revanche, il n'est plus douteux qu'il participe largement à la gestion des petits mondes de l'herbe, qu'il contribue à la fabrique d'une mosaïque de plantes rases et clairsemées et encore à la fertilité des sols ou à la dispersion des graines. Il joue un rôle primordial pour le maintien d'écosystèmes typiques, dans les régions méditerranéennes dont il est originaire, mais aussi en Grande-Bretagne et au nord de l'Europe où il a été introduit il y a près de 1 000 ans [Lee et Bell 2008 ; Ertz 1998]. Comme nous l'avons dit en commençant, il représente plus de 85 % de l'alimentation du lynx au bord de l'extinction [Ferrer et Negro 2004]. Et plus largement, il est la proie favorite d'un grand nombre de prédateurs indigènes : l'aigle de Bonelli, le chat sauvage, le vautour, le milan royal, le bussard, etc.

Le lapin décline, il devient une source d'inquiétude majeure pour les écologues et les naturalistes qui voient en lui une « espèce clé ». Car il fait activement partie de réseaux d'interdépendances en jouant un rôle primordial dans le maintien, l'organisation et la diversité de sa communauté écologique. Curieusement pourtant, l'idée d'attribuer un statut d'espèce vulnérable à un animal aussi modeste et familier a quelque chose d'incongru [Vigos et al. 2007]. Mais d'un autre côté, le lapin manque aussi cruellement à tous ceux qui ont fait de sa chasse une petite fête ordinaire, qui a réuni des générations de ruraux dans le même plaisir gourmand. Des pratiques qui exigeaient une grande expérience et s'apprenaient au sein de réseaux de sociabilités familiales [Ménateau 2002].

Et c'est alors qu'on réalise que Jeannot laisse un grand vide... Il est érigé en patrimoine vivant par les chasseurs et par les naturalistes, et pourtant, ils ne parlent pas d'une même voix...



Les chercheurs se heurtent de leur côté à une question cruciale : pourquoi les animaux se réinstallent-ils si difficilement là où ils ont toujours été ? [Letty et al. 2006]. Qu'ils soient français ou espagnols, ils ne peuvent que s'interroger, alors qu'ils s'entourent pourtant de méthodes scientifiques modernes : balises et suivis génétiques. Celles-ci s'ajoutent aux connaissances, outils et gestes que les chasseurs n'ont jamais cessé de pratiquer. Car la réintroduction du lapin, l'élaboration de garennes « forcées » [Radot et Lépine 1953] a toujours existé, y compris dans les départements où l'animal avait un statut de « nuisible », ce qui rendait ces pratiques parfaitement illégales [Rogers et al. 1994].

Beaucoup d'empirisme et de bricolage, pour une entreprise dont le succès n'a rien d'évident. Cette stratégie de « restocking » n'est pas vraiment performante et son efficacité toute relative est difficile à mesurer et à expliquer observent les chercheurs. Pourquoi ? « Le repeuplement constitue une perturbation dans la vie des individus » [Letty et al. 2006]. Cette affirmation suggère que la grande majorité des lapins lâchés ne sont jamais revus. Quelques-uns d'entre eux, équipés de balise, attestent de ce qu'ils vont, viennent et se dispersent dans une démarche erratique. Un comble pour des animaux casaniers qui jamais ne s'éloignent de leurs terriers ! La prédation est aussi mise en cause, mais elle masque plutôt une forme importante de stress : les individus anxieux se laissent plus facilement capturer. En réalité, c'est un déséquilibre complet qui caractérise cette arrivée en terre inconnue, la nouveauté d'un territoire, où les lapins ne savent ni où s'abriter, ni où se nourrir et sont aussi soumis à une compétition avec les « anciens résidents ». Le triste sort de ces animaux s'aggrave encore pour des raisons sanitaires, exposition à des virus ou des parasites inconnus... Et finalement, le succès de la réintroduction ne peut se mesurer à la survie première de l'animal, mais à celle de sa reproduction. Et ici, les analyses génétiques montrent aussi des résultats insuffisants.

Les consignes pour la réintroduction des lapins sont pourtant précises. Elles suggèrent de choisir un milieu d'accueil hospitalier, de jauger les qualités de l'habitat, mais aussi l'accord des agriculteurs voisins (en cas de dégâts éventuels) et les risques liés à la prédation (à éliminer dans la mesure du possible). Il faut aménager un réseau artificiel de garennes (à entretenir) et ensuite capturer des individus, sauvages ou non, en choisissant prioritairement des jeunes, les vacciner, les nourrir, les débarrasser de leurs parasites, les marquer. Et finalement les relâcher par un beau matin d'été, de préférence par groupe de 5 à 10... En bref : « élevage » des animaux et « jardinage » du milieu sont les deux recommandations maîtresses [Letty et al. 2006]... à compléter par une suspension de la chasse sur la zone de lâcher pendant une période d'un an au moins...

Jeannot est aujourd'hui dans un paysage. Un paysage de laboratoires et de programmes de recherches. En France, l'Office Nationale de la Chasse et de la Faune Sauvage s'est récemment associé avec diverses équipes scientifiques qui travaillent activement sur les méthodologies de réintroduction, sur le diagnostic des habitats, la résistance aux deux maladies principales, donc la possibilité de sélectionner des lignées d'animaux qui leur seraient résistantes et aussi sur les possibles vaccinations [Guitton et Marchandeu 2007].

Cette dernière perspective est régulièrement présentée comme « LA » solution. L'expression est énigmatique et nous mène droit à une controverse récente, qui s'étale en long et en large sur Internet en opposant l'ONCFS et l'Association Nationale des Chasseurs de LAPins et de défense des Chasses TRAditionnelles (celle-ci est en réalité présente dans quatre départements du sud-ouest français). L'ANCLACTRA a une histoire curieuse puisqu'elle s'est constituée en 1974 pour combattre le « laxisme » des autorités face à la myxomatose. Elle va, de fait, participer activement à la lutte contre la maladie. En 1976, c'est la production d'un vaccin par un professeur de l'école vétérinaire de Toulouse, membre de l'association. En 1977, développement d'une poudre à pulvériser sur les terriers pour les déparasiter. En 1980, les membres de l'ANCLACTRA introduisent en France le *Sylvilagus floridanus*, cousin américain de notre lapin, insensible à la myxomatose (une action condamnée par le Conseil de L'Europe en 1985). Et à l'arrivée de la VHD, l'association crée encore un laboratoire privé, financé par les cotisations de ses membres. D'emblée les travaux de BIO-ESPACE se spécialisent dans la production d'insectes : les puces inféodées au lapin sont pressenties comme des « seringues vivantes », autrement dit, comme de bons vecteurs pour des vaccins à disséminer dans la nature, sans avoir à capturer les animaux.

Entre-temps, le torchon brûle entre l'ANCLACTRA et l'ONCFS. Les autorités promettent des solutions efficaces pour protéger les lapins des deux maladies virales qui les frappent. Des efforts insuffisants selon l'association qui peine de son côté à financer son laboratoire privé. Une solution à ce problème consistera alors à en délocaliser une partie des activités en Chine. Et depuis 2010, le nouveau

laboratoire expérimente un vaccin recombinant (un OGM) contre la myxomatose et la VHD qui soit transmissible par les puces. Mais pour venir enfin au secours des lapins, ce vaccin devrait encore être testé *in situ* et bénéficier d'une Autorisation de Mise sur le Marché (à délivrer par l'Europe). Celle-ci exigera que l'origine française des insectes piqueurs soit certifiée, que sa dépendance spécifique au lapin puisse être prouvée ainsi que la complète stabilité du vaccin [Guitton et Marchandeu 2007].

La vaccination est-elle « la » solution ? Cette idée n'est pas partagée par les chercheurs de l'ONCFC, qui travaillent en interaction étroite avec des Fédérations Départementales de Chasse différentes de celles que réunit l'ANCLACTRA. Ils observent ponctuellement que des populations de lapins sont actuellement florissantes alors même qu'elles n'ont fait l'objet d'aucune campagne de vaccination et qu'à l'inverse, dans les habitats dégradés, ce ne sont pas les maladies qui sont d'abord responsables du déclin des animaux. Plus généralement pour eux, le vaccin ne sera réellement efficace que s'il peut renforcer durablement les populations. Son nouveau mode d'administration via les insectes « seringues » repose sur une démarche qui est loin d'être aboutie. Et le procédé pourrait, à terme, rendre les populations plus vulnérables encore aux maladies. On l'a compris, selon eux, le retour du lapin ne viendra pas d'une situation miracle, mais plutôt d'une action « cohérente » qui actionnerait plusieurs leviers reliés l'un à l'autre [Marchandeu et al. 2008].

Les gestionnaires de la chasse espagnole ont de leur côté mis un terme à leurs recherches sur le vaccin recombinant pour différentes raisons. Avec une priorité donnée au fait que le lapin est toujours localement proliférant et que les agriculteurs continuent à manifester leur exaspération. La situation semble encore plus corrosive quand elle associe des producteurs « bio », comme ce groupe de jeunes maraîchers aux portes de la ville de Madrid, excédés par la présence de ces animaux que les autorités consentent seulement à déplacer. Ils s'accommoderaient bien quant à eux, d'une campagne nettoyée de ses friches et délivrée des lapins, mais aussi des renards et des sangliers. Aujourd'hui, une nouvelle entente franco-espagnole voit le jour en concédant le fait qu'aucune « bonne » solution ne peut venir hors d'un accord avec les agriculteurs. Car ces derniers voient très mal l'idée d'une solution qui protégerait les lapins de manière IRRÉVERSIBLE. Mais on murmure aussi par ailleurs qu'il n'est pas éthiquement responsable de mettre au point ICI des remèdes aussi sophistiqués et qui pourraient provoquer des catastrophes LÂ-BAS, autrement dit, dans d'autres régions du monde.

#### 4. Des lignes et des rêves

*« Il est ironique de penser qu'aujourd'hui nous serions simultanément incapables de conserver des espèces dans les milieux dont elles sont natives et incapables de les éliminer des milieux où nous les avons introduites. Cela, alors même que nous savons tout [nous croyons tout savoir] sur leur biologie et leur histoire naturelle »* Simberloff [in Lee et Bell 2008 : 314].

Il n'y a aucune catégorie claire dans ces histoires, pas d'équilibre. Seulement des vivants qui se dérobent, se croisent, se percutent, se transforment, se mélangent, se débordent. Des trajectoires qui poursuivent chacune une ligne, un rêve, quels que soient le lieu et le moment. Et les ambitions sont si grandes et les désirs si violents ! Aucun n'est à considérer isolément. Aucune configuration n'est vraiment verrouillée.

Les êtres (tous les êtres) doivent être instaurés et aucun n'a de substance sans ce travail de construction [Souriau 2009]. Les controverses sont souvent ressenties comme des crises, comme des moments à dépasser, à effacer. Mais pour nous, ce sont avant tout des façons de suivre ces grands travaux de mises en ordre. Nous recherchons quelques prises, nous tentons de prendre appui sur les clivages connus, rabâchés même, les dichotomies fortes, mais celles-ci s'évanouissent au premier tournant, dès que nous voulons interroger de quoi sont faits leurs territoires, leurs alliages et leurs successions...

L'idée première de ce texte était de s'interroger sur les connaissances scientifiques et sur les manières dont elles ont pris les commandes de nos destinées, selon des phases que nous voulions claires et distinctes. D'emblée pourtant le sujet se brouille. Les histoires de lapins troublent nos catégories habituelles d'experts et de profanes. Nous avons vu en effet comment les scientifiques se sont emparés d'un rêve qui a souvent tourmenté une bonne part des humains, à savoir fabriquer une nature à leur mesure, à la mesure de leurs activités. Une ambition qui a toujours aussi côtoyé la

démésure, celle que la science veut cerner en nombres et en mots par la méthode. Les introductions, réintroductions, les luttes biologiques sont des rêves d'apprenti sorcier, car faire usage de la prolifération du vivant pour protéger ou se protéger du vivant, ce n'est pas une petite affaire (le vide juridique entourant les éventuelles demandes d'autorisations concernant des vaccins recombinant à diffuser dans la nature en est un des exemples les plus récents). A la fin du 19<sup>e</sup>S, la lutte biologique a pourtant mis au travail les chercheurs, lesquels ont apporté aux gestionnaires agricoles et forestiers leurs connaissances émergentes. Aussi leurs perplexités. Ont-ils ainsi volontairement collaboré à la fabrique d'usines à bois, au développement de cultures monospécifiques dites « industrielles » ? La question n'a pas de sens. Il nous importe plus ici de souligner comment les experts et les profanes ont pu mutuellement s'intéresser. Conjuguer leurs questions et leurs pratiques dans des relations changeantes, empêtrées, mais qui ne sont pas pour autant affadies avec le temps.

Une observation qui nous contraint à tremper notre plume dans un autre cliché : les savants ne seraient pas des politiques, ils ne participent pas aux actions, quand bien même ces dernières seraient machinées par ou grâce à leurs connaissances. Depuis Max Weber, le cliché a la vie dure, mais ce n'est aussi qu'un cliché comme Weber l'a reconnu lui-même [Micoud 2007] et il divise aussi durement les scientifiques entre eux. En témoigne le débat actuel qui a trait aux espèces dites « envahissantes » (une catégorie dans laquelle le lapin a été bien malgré lui versé). Un article à ce propos récemment paru dans la revue *Nature* a fait grand bruit [Davis and al 2011] « *Ne jugez pas les espèces en fonction de leur origine* » argumente ici un consortium de 18 écologues. Prenons plutôt le temps de considérer ces ensembles faits de bric et de broc, ces écosystèmes hybrides que les humains n'ont jamais cessé de bricoler. Abandonnons la dichotomie espèce native/non native, une séparation à laquelle les travaux de Charles Elton ont largement participé au point d'en faire dans les années 1990, une discipline de plein droit. Embrassons plutôt, disent ces chercheurs, une approche pragmatique et dynamique, plus conforme à notre planète changeante en prenant en compte les bienfaits que les espèces non natives peuvent aussi assurer. Mais puisqu'il est ici question de controverse, nous devons observer qu'un tel point de vue ne fait pas l'unanimité dans le monde scientifique. Par exemple et selon deux chercheurs espagnols, il convient de gérer les espèces non natives sans attendre que leurs impacts négatifs soient démontrés [Edelaar and Tella 2012]. Savoir agir ou savoir attendre... Le débat récent sur l'opportunité de vacciner ou non les lapins sauvages montre à quel point la question échappe à la dichotomie habituelle. Elle concerne plutôt les comment et les pourquoi, les quand et les où. Et elle trace des clivages et des proximités qui sont à élucider à travers le temps et aussi l'espace. Pourquoi doit-on AUJOURD'HUI s'assurer que le refus de l'irréversibilité soit une qualité à attribuer aux maladies que l'on pourrait introduire au titre de lutte biologique, autant qu'aux manières de s'en protéger ? Pourquoi faut-il AUJOURD'HUI se soucier du bien-être de ces animaux qui seraient sacrifiés au profit de la santé de ceux-là ? Et pourquoi faut-il prendre en compte SIMULTANEMENT les intérêts des différents acteurs impliqués dans la gestion du vivant ? Ces interrogations récentes ne sont en soi pas meilleures que les précédentes. Elles traduisent de nouvelles formes de distance OU d'engagement par rapport aux vivants humains OU non humains. Elles soulèvent des questions profondément intégrantes : quelles conceptions avons-nous de notre place et de notre rôle ? De quelles agences sont chargés les non-humains, pour quelles communications ? Quelles parts du monde sont nécessaires à son intégrité ? Quels savoirs et quels ensembles conceptuels venus des « éco-anthropologies » traditionnelles (ou autochtones) peuvent entrer en dialogue profond avec nos paradigmes et nos perplexités, sous d'autres formes qu'un pillage de données, en prenant appui sur les formes d'hétérogénéité que la science occidentale continue de cultiver comme de constants défis [Rose D., 2005]. Et pour nous, ces interrogations entérinent de façon indubitable, le constat de Donna Harraway [2008, 41] : « Aucune réponse n'est sûre, ni longtemps satisfaisante ».

Lucienne Strivay et Catherine Mougenot  
Université de Liège

## **Bibliographie**

Acot P. 1988. *Histoire de l'écologie*, Presses Universitaires de France

Bailly J-C. 2012. Hors Pistes, performance, Paris, Centre Pompidou : [www.dailymotion.com/.../xoyhh9\\_hors-pistes-2012-p](http://www.dailymotion.com/.../xoyhh9_hors-pistes-2012-p)

- Barbier M. 2009. Principales viroses des nouveaux animaux de compagnie (NAC). Furet, lapins et rongeurs, thèse de doctorat présentée à l'Ecole vétérinaire d'Alfort.
- Bartrip P W. J. 2007. Myxomatosis in 1950s Britain, in *Twentieth Century British History*, 6 :3-23.
- Blaser M. 2012. Ontology and Indegeneity : on the political ontology of heterogeneous assemblages, in *Cultural Geographies*, published online 4 october 2012, <http://cgj.sagepub.com>
- Davis M., et al. 2011. « Don't judge Species on their Origins », in *Nature*, vol. 474 : 153-154.
- Davis S. et Demelo M. 2003. *Stories Rabbit Tell. A Natural and Cultural History of a Misunderstood Creature*, New York, Lanter Books.
- Deléage J.-P. 2010. *Histoire de l'écologie, une science de l'homme et de la nature*, La découverte.
- Edelaar P. and Tella J. L. 2012, « Managing non-native species: don't wait until their impacts are proven », *IBIS, International Journal of avian Science*, Volume 154, Issue 3 pp. 635–637, [onlinelibrary.wiley.com](http://onlinelibrary.wiley.com) › ... › Ibis › Vol 154 Issue 3
- Elton, Charles S. 1927. *Animal Ecology*, New York, McMillan & Co.
- Ertz D. 1998. « Le petit nacré (*Issoria lathonia*) sur les terrains calaminaires de l'est de la Belgique : données nouvelles sur l'écologie, l'éthologie et la chorologie de l'espèce. Réflexions sur la gestion des sites calaminaires et l'impact des lapins », *Natura Mosana*, 51, 1 : 12-24.
- Fages M.-P. 2007. *Identification d'un nouveau variant pathogène du virus de la maladie hémorragique virale du lapin (RHDV)*, thèse de doctorat présentée à l'Ecole nationale vétérinaire de Toulouse.
- Ferrer M. et Negro J. J. 2004. « The nears extinction of two large European predators : super specialists pay a price », *Conservation Biology*, 12, 2 : 344-349.
- Flux John. 1997. « Status of rabbits (*Oryctolagus cuniculus*) and hares (*Lepus europeus*) in New Zealand », *Gibier, Faune Sauvage*, 14, 3 : 267-279.
- Franklin A. 2011. An improper Nature ? Introduced Animals and « Species Cleansing ». In Australia, in Palgrave Macmillan, B Carter and N. Charles (ed.), *Human and Other Animals: Critical Perspectives*, London. Pp 195-216.
- Gibb J. et Williams M. 1994. « The rabbit in New-Zealand ». In H. V. Thompson et C. King (dir.), *The European Rabbit. The History and Biology of a successful Colonizer*, Oxford University Press. Pp. 158-204.
- Guitton JS, Devillard S., Guénézan M., Fouchet D., Pontier D., Marchandea S. 2007. Vaccination of free-living juvenile wild rabbits *Oryctolagus cuniculus* against myxomatosis improved their survival. *Preventive Veterinary Medicine*.
- Guitton JS et Marchandea S. 2007. « Vaccination des lapins de garenne en nature : où en sont les recherches ? », *Faune Sauvage*, 276 : 38-45.
- Haraway D. 2007. *When Species Meet*. University of Minnesota Press.
- Hayes R. et Richardson, B. 2001. « Biological control of the rabbit in Australia : lessons not learned ? », *Trends in microbiology*,
- Henning J. et al. 2005. « Attitudes of New Zealand farmers to methods used to control wild rabbits », *Preventive Veterinary Medicine*, 67 : 171-194.
- Kean H. 2002. « Imaging rabbits and squirrels in the English countryside », *Society & Animals*, 9, 2 : 163-174.
- Landström C. 2001. « The Australian rabbit calicivirus disease program. A story about technoscience and culture », *Social Studies of Science*, 31 : 912-949.
- Lees A. C., and Bell, D. J. 2008. A Conservation Paradox for the 21st Century : the European wild Rabbit *Oryctolagus cuniculus*, an invasive Alien and an endangered Native Species. In *Mammal Review*, volume 38, n°4. Pp. 304-320.

Le sauvetage du Lynx ibérique. Allemagne. 2011. 360°- GÉO [Arte samedi 13/10]

Leopold A. 1933, *Game Management*, Charles Scribner's Sons. Reprinted in 1986 by University of Wisconsin Press, Madison.

Letty J. et al. 2006. Repeuplements de lapins de garenne : enseignements des suivis par radiopistage, *Faune Sauvage*, 274, déc. : 76-88.

Loir A. 1893. « Les lapins en Australie », *La Nature*, 1055 : 186-188.

Marchandeau S. et al. 2011. « Histo-Blood Group Antigens Act as Attachment Factors of Rabbit Hemorrhagic Disease Virus Infection in a Virus Strain-Dependent Manner », *PLOS Pathogens*, vol. 7, 8 : 1-22.

Marchandeau S. et al. 2008. « Improving Rabbit Restocking Success: A Review of Field Experiments in France », *Lagomorph Biology*, 5 : 327-348.

Marchandeau S. et al. 2007. « Problems encountered by individuals in animal translocations: Lessons from field studies », *Ecoscience*, 14(4) : 420-431.

Ménanteau L. 2002. *La chasse dans l'estuaire de la Loire : traditions et ruralités réinventées dans le contexte de la métropolisation Nantes/Saint-Nazaire*, Rapport ONFCS, consultable sur <culture.gouv.fr>.

Micoud A. 2007. "Lectures : La Science, profession et vocation, suivi de Leçons webériennes sur la science et la propagande, Max Weber, Isabelle Kalinowski." *Natures Sciences Sociétés* 15 : 447-449.

Mougenot C. et Strivay L. 2010. L'incroyable expansion d'un lapin casanier, *Etudes rurales*, 185, 67-81.

Mougenot C. et Strivay L. 2011. *Le pire ami de l'homme. Du lapin de garenne aux guerres biologiques*, Paris, Ed. La découverte.

O'Hara P. 2006. « The illegal introduction of rabbit haemorrhagic disease virus in New Zealand, *Rev. Sci. Tech. Off. Int. Epiz.*, 25, 1 : 199-223.

Peacock D. and Abbott I. 2010. « The Mongoose in Australia : failed introduction of a biological control agent », *Australian Journal of Zoology*, CSIRO Publishing, 58 : 205-227.

Radot Ch. et Lépine P. 1953. *La Myxomatose, Nouvelle maladie des lapins*. Paris, Flammarion.

Rogers et al. 1994, « The Rabbit in continental Europe ». In Thompson, H. V. et C. King (dir.), *The European Rabbit. The History and Biology of a Successful Colonizer*, Oxford, Oxford University Press.

Rose D. 2005. « An Indigenous Philosophical Ecology : Situating the Human », *The Australian Journal of Anthropology*, 16(3) : 294-305.

Saunders G. R., Gentle, M. N. et Dickman, C. R. 2010. « The Impacts and Management of Foxes *Vulpes Vulpes* in Australia », *Mammal Review*, Volume 40, n° 3 : 181-211.

Sheail J. 1971. *Rabbits and their History*. Londres, David & Charles, Newton Abbot.

Souriau E. 2009. *Les différents modes d'existence*, P.U.F.

Thompson H. 1994. « The Rabbit in Britain ». In Thompson H. et King, C., *The European Rabbit, The History and Biology of a Successful Colonizer*, Oxford, Oxford University Press. Pp. 64-107.

Trigger D. 2008. « Indigeneity, ferality, and what 'belongs' in the Australian bush : Aboriginal responses to 'introduced' animals and plants in a settler-descendant society », *Journal of Royal Anthropological Institute*, 14 : 628-646.

Vigos E. et al. 2007. « Is the wild rabbit (*Oryctolagus cuniculus*) a threatened species in Spain ? Sociological constraints in the conservation of the species », *Biodiversity Conservation*, 16 : 3489-3504.

Worster D. 1992. *Under Western Skies: Nature and History in the American West*. New York, Oxford University Press. / Trad. Jean-Pierre Denis, 2009, *Les pionniers de l'écologie*, Ed. Sang de la terre.